

MIQUEL DE PALOL

Le Jardin des Sept Crépuscules

Roman traduit du catalan
par François-Michel Durazzo

[Extrait]

— La solitude est l'expression suprême du désespoir et de la peur panique, disait Carter ; l'une des formes les plus tragiques de la solitude est d'être l'homme le plus puissant de tous. Cet homme est à jamais condamné au vertige, car au sommet il sera toujours seul ; il ne pourra jamais partager ; rien ni personne ne pourra l'aider ou le consoler : privé de toute hésitation, de toute tranquillité et de toute confiance, il lui est interdit de céder son pouvoir et de succomber à la moindre faiblesse, en un mot, il est réduit à une sorte d'annihilation par épuisement moral ; car, tout choix reposant sur un dilemme présenté par une entité supérieure, il n'aurait pas le pouvoir de trancher, et, si tant est qu'il l'eût, il aurait du même coup la preuve de ne pas être le véritable être suprême. C'est pourquoi les religions monothéistes sont les plus tragiques qui soient et les polythéismes bien plus terribles que les autres.

— Cette position me paraît le comble du cynisme. Je pense à ces intellectuels bourgeois qui

prétendent qu'on n'a pas besoin d'argent pour être heureux, répondit Artur sans se laisser impressionner par ceux qui, visiblement, devaient être en train de se dire : « Encore la même rengaine ! » Comment peut-on affirmer pareille chose, quand des gens meurent de faim ? Que devrait faire un homme sans travail, chargé de famille, en entendant cela ? Nous n'avons pas le droit de nous moquer du monde ; l'argent est nécessaire et, loin d'être un inconvénient, il n'a rien d'avalissant, sauf entre les mains d'un imbécile, pas plus que le pouvoir ne mène à la tristesse ou au désespoir : dans le fond, avec ce genre de propos – toujours prononcés dans une situation économique privilégiée ou lorsqu'on détient un pouvoir –, nous tentons, consciemment ou non, de tenir la majorité à l'écart de nos privilèges ; le jeu consiste pour nous à perpétuer l'injustice sociale. Pour décider que l'argent n'est pas indispensable, il est indispensable d'avoir de l'argent. Après cela, peut-on vraiment se dire que la quête du bonheur passe par le détachement matériel, par l'ascétisme ? Et en admettant, encore faudrait-il qu'on ait le choix, que tout le monde soit au départ dans une situation comparable ; sinon, soutenir cette idée, c'est juste faire preuve d'inconscience ou de cynisme.

— Non, j'ai connu un cas où le pouvoir a jeté des hommes puissants dans de tristes dilemmes, dit Carter avec un sourire amer avant d'ajouter : Si vous voulez, je peux vous raconter une histoire qui va vous faire réfléchir.

Tout le monde tomba d'accord, et le cercle de fauteuils se referma autour de Randolph Carter, qui s'adressa d'abord à Artur en particulier.

Histoire de l'ambassadeur Goldoni

Parmi les hommes qui ont tiré les ficelles du monde durant les dix dernières années, peu ont su agir avec la discrétion et la délicatesse de l'ambassadeur à Paris, Albert Goldoni. Certains, comme Suárez, ont assumé leur rôle, manifesté leur stature d'homme d'État, se sont forgé une cuirasse, mais il leur a toujours manqué une identité trouble ; leur apparition a provoqué l'incertitude et souvent la panique dans les milieux diplomatiques et politiques. D'autres, comme Ω , de qui on a aussi parlé ici, ont eu l'habileté de se dissimuler sous une fausse identité, et bien qu'il soit plus inquiétant de mentionner Ω que Suárez, l'homme qui se cache derrière Ω peut se promener où bon lui semble sans inquiéter personne. Les procédés d' Ω ont été plus raffinés que ceux de nul autre, et ses résultats plus brillants, mais il reste en quelque sorte esclave de sa double identité. Goldoni a su éviter aussi bien l'un que l'autre système. Vous avez sans doute entendu parler de l'éthique goldonienne de l'intervention. En quelques mots, cela consiste à faire les choses de façon si indirecte, et à travers des relations de cause à effet si distantes, que non seulement l'implication de leur instigateur s'avère indémontrable, mais que

lui-même peut objectivement se considérer comme étranger aux faits.

Après une expérience douloureuse, Goldoni a mis en œuvre ce procédé de façon systématique. Plus qu'un procédé, il s'agissait d'une attitude, car le procédé variait selon les cas ; dès lors, il s'est constamment démarqué de ses premières méthodes.

À cette époque-là – il y a environ vingt-cinq ans – la politique des blocs avait renoncé à toute composante doctrinale. Les infiltrations n'intéressaient déjà plus les militaires ni les espions politiques, mais les économistes et, par extension, les scientifiques. Quand Goldoni est arrivé Paris, la ville était devenue l'échiquier sur lequel quatre camps se livraient une bataille extrêmement complexe : les Américains et les Européens – aux côtés desquels Goldoni se trouvait, au début, engagé –, les Russes et les Arabes qui, bien malgré leurs penchants naturels, avaient conclu un mariage de raison qui n'aurait rien eu à envier aux cours du Moyen Âge, et finalement les Chinois et les Japonais, qui pour leur part n'étaient liés par aucun engagement immédiat. Goldoni a placé ses collaborateurs aux endroits stratégiques, et a noué des contacts. Inutile de dire qu'il était l'un des hommes forts de l'Institut interdépartemental.

Parmi ceux qui travaillaient pour lui, il y avait deux hommes à qui il vouait une affection particulière, Francis Henry et Giulio Monardi. Henry avait fait sa connaissance en Angleterre où il achevait ses études de littérature grecque, alors que Gol-

doni était professeur invité à Oxford. Par la suite, ils s'étaient retrouvés quelquefois, puis de plus en plus souvent, et, désormais ambassadeur, Goldoni avait fini par lui proposer de travailler auprès de lui comme conseiller ; il considérait Henry comme son fils spirituel. Monardi, quant à lui, avait pour père un ami d'enfance de Goldoni. Celui-ci avait pris sous sa protection personnelle le fils de son ami intime mort jeune, en d'étranges circonstances. À cette époque, Giulio avait deux ou trois ans ; et, même si Goldoni – sans doute par respect pour le nom de son ami – n'avait pas formalisé leur relation par les démarches nécessaires, il était devenu, en quelque sorte, le père adoptif de Monardi. Certaines mauvaises langues ont prétendu que Goldoni n'était pas étranger à la mort de son père et que, en s'occupant de son fils, il payait une dette de sang. Ce qui est sûr, c'est que Monardi était pleinement heureux aux côtés de l'ambassadeur, et que rien ne venait entacher leur relation, du moins aux yeux de tous.

De même, on pourrait qualifier de fraternelles les relations qu'entretenaient Henry et Monardi. Sans doute Henry, un peu plus âgé, possédait-il davantage de talent, mais leur façon de s'entraider était exemplaire, tout comme celle dont Giulio, toujours reconnaissant, acceptait les conseils d'Henry, ainsi que la délicatesse et la générosité avec lesquelles ils savaient partager l'affection de Goldoni et l'influence que sa protection leur assurait.

À l'époque où Goldoni et les siens contrôlaient la diplomatie européenne, je suis allé travailler à Paris ; le département de collaboration scientifique et culturelle m'a permis d'entrer en contact avec toutes les délégations, en particulier avec celle à la tête de laquelle se trouvait Goldoni. Je me suis lié d'amitié avec Henry – nous avons le même âge – et, même si la pensée de Monardi me semblait moins sûre et moins claire, j'ai aussi entretenu avec lui d'excellentes relations amicales. L'ambassadeur lui-même m'a pris en affection, au point que, très vite, nous avons eu l'habitude de nous retrouver après le travail.

Quelque temps plus tard, j'ai découvert, non sans un frisson de plaisir, les épines que cachaient les roses de la haute société. Si, d'un côté, jamais espionnage scientifique et industriel n'avait atteint un degré de sophistication aussi raffiné, en revanche l'absence de scrupules dans le traitement d'un adversaire gênant ou d'un traître n'avait connu aucun relâchement. Presque sans m'en rendre compte, je suis entré dans cette danse aussi stimulante que périlleuse, d'où il est si difficile, pour ne pas dire impossible, de sortir, une fois contractés certains engagements. Il faut reconnaître que dans cet art, Goldoni était passé maître ; son efficacité magistrale, en tant que directeur, trouvait en Henry et Monardi d'impeccables exécutants. J'ai gagné sa confiance au cours de deux ou trois opérations dans lesquelles notre collaboration a permis l'envoi de

matériel aux Arabes, et d'une autre concernant des programmes agricoles où nous avons pris de vitesse les Chinois, sans compter celle qui, en ce moment, m'échappe. Non content de gagner leur respect et de consolider notre amitié personnelle, j'ai pu les voir travailler et mieux les connaître. Henry, dont le talent d'improvisation complétait le sens aigu de l'organisation de Goldoni, était d'une précision et d'une intelligence diaboliques ; quant à Monardi, il était non seulement trop impulsif, mais aussi affecté d'un défaut qui dans ce travail peut se révéler mortel : il parlait trop. [...]

Un jour, nous avons eu une réunion avec les hommes de la DGSE, le service de renseignements français. Francis Henry y représentait Goldoni, qui avait assigné à Monardi et à moi-même le contrôle des aspects techniques. J'ai trouvé Monardi très bizarre. Il semblait inquiet et, parfois, distrait ; à deux reprises, on a dû lui répéter une question. En fin de journée, quand nous sommes sortis, je leur ai proposé à tous deux d'aller dîner dans un bon restaurant. Henry s'est excusé, prétextant qu'il avait un rendez-vous ; Monardi et moi nous sommes rendus dans un de nos lieux de prédilection.

[...] Plus la nuit avançait, plus les bouteilles se vidaient, plus je sentais grandir en moi le soupçon – né pendant la réunion – que Monardi souhaitait me dire quelque chose qu'il n'osait pas m'avouer, ce qui expliquait sa nervosité. Il lui fallait un coup de pouce ; je l'ai invité à venir chez moi, et j'ai sorti

une bouteille de cognac. Monardi, bien élevé, supportait la boisson comme un cosaque; par malheur, j'ai dû boire avec lui, et j'ai été sur le point de lui raconter mes tribulations avant d'obtenir qu'il ne me fasse part des siennes.

— Francis travaille pour les Arabes, a-t-il soudain lâché, en m'interrompant.

— Mais qu'est-ce que tu racontes! me suis-je exclamé en riant.

Il me regardait avec des yeux d'agneau qu'on allait sacrifier, tragiques, mais plus tranquilles qu'une minute plus tôt. Il s'est mis à parler comme un désespéré.

— Cela ne fait aucun doute, j'ai toutes les preuves, il se réunit secrètement avec des agents de l'UE; j'ai des photos, j'ai constaté la disparition de documents, et il m'a menti quand je lui ai demandé où il était au moment du contact.

— Comment l'as-tu découvert?

— Par hasard. J'étais sorti tôt du ministère, avec trois heures d'avance, à cause d'un rendez-vous annulé, quand je l'ai surpris dans un café du centre, avec deux agents arabes. À partir de ce moment, je l'ai suivi. Ils se voient deux fois par semaine. Je peux te montrer des photos. Si tu ne me crois pas, tu peux venir avec moi la semaine prochaine et tu verras ça de tes propres yeux.

Le choc m'avait dégrisé.

— J'ai du mal à y croire, ai-je dit tant l'absurdité de se montrer dans un café en plein Paris me sem-

blait un contre-argument définitif. Si ce que tu dis est vrai, cela met en péril toute l'opération.

Monardi s'est avancé au bord du canapé, et a tendu les mains vers moi avec véhémence.

— S'il ne s'agissait que de ça! Mais que faisons-nous de la disposition additionnelle?

La disposition additionnelle – c'est-à-dire l'article 5 de la seconde Disposition additionnelle du Règlement, dont l'abréviation faisait allusion à ce que personne d'entre nous n'ignorait – spécifiait, pour résumer, qu'un agent a le devoir d'exécuter un autre agent, quels que soient leurs rangs respectifs, s'il a la certitude que l'autre entretient une relation frauduleuse avec l'ennemi. Monardi et moi, nous nous sommes regardés les yeux rougis.

— Tu ne penses tout de même pas éliminer Francis? lui ai-je demandé.

— Qu'est-ce que je peux faire d'autre? Que resterait-il, sinon, de l'éthique professionnelle dans laquelle nous nous sommes toujours drapés? Si je ne le fais pas, je peux aussi bien me vendre aux Arabes qu'à n'importe qui d'autre.

— Mais Francis est comme un frère pour toi.

— Il l'était! a-t-il murmuré, rouge de colère.

J'ai essayé de me mettre à sa place, ce n'était pas facile, mais, de toute évidence, je ne pouvais pas non plus me considérer comme complètement étranger à cette affaire.

— En as-tu parlé à Goldoni?

— Évidemment. Goldoni ne veut rien savoir; il

m'a dit qu'il n'y croyait pas, mais que si j'avais des preuves, je devais agir en conséquence; naturellement, après, il faudra que je les lui présente.

— Pourquoi ne soumets-tu pas Francis à un jugement interne, pour éviter toute erreur possible?

— J'y ai déjà pensé. Mais Goldoni dit que ce n'est pas viable; une attitude temporisatrice en encouragerait d'autres à suivre son exemple, et nous donnerions aux Arabes l'impression que nous n'avons pas le courage de régler nos comptes.

Soudain je me suis senti écrasé par la dimension tragique du travail que j'avais choisi en toute liberté. Certes, jusqu'à ce jour-là, je n'avais pas eu la naïveté de croire que ce genre de choses ne pouvait pas arriver; c'est comme la mort, on sait qu'elle existe, mais on n'en mesure la portée que lorsqu'elle nous concerne vraiment. Quand j'ai laissé partir Monardi, nous étions tous deux profondément abattus, et j'ai fini la bouteille de cognac, tentant vainement d'y noyer mes pensées noires. De nous tous, Francis Henry était le plus intelligent, le plus séduisant et le plus brillant. Il semblait destiné, non seulement à remplacer Goldoni, mais à devenir un des hommes les plus puissants de notre génération. On avait beaucoup de mal à croire qu'il était un traître.

D'un point de vue strictement personnel, je traversais un moment délicat; aux ajournements, à l'insuffisance de résultats – pour ne pas dire les échecs –, aux espoirs trompés par la répétition

de succès douteux, s'ajoutait à présent l'affaire d'Henry et de Monardi. Adolescent, je m'étais forgé un outil psychique qui consistait à personifier les mécanismes et les paramètres de l'esprit, et à transférer les conflits objectifs de ma vie dans une autre dimension, politique ou historique, en les attribuant aux personnages de ma fiction intérieure. Quand tout allait bien, cet univers mental pouvait s'effacer, mais dès que des problèmes se présentaient, je les transférais aux protagonistes de mon monde intérieur : c'étaient eux qui combattaient et étaient vaincus, eux qui allaient jusqu'à supporter les conséquences les plus funestes, c'était à eux qu'il incombait de souffrir ; j'extériorisais ainsi la catastrophe, je l'objectivais non seulement pour adoucir ma souffrance, mais aussi pour trouver une solution. J'ai donc fait place aux caractères de mon guignol intérieur : l'empoisonneur, le messenger, le ministre, ses rivaux ; enfin, l'empereur.

En librairie le 1^{er} octobre 2015